L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT DE LA LOUISIANE.—NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 8 NOVEMBRE 1852.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE.
N° 83, RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS :
LUNDI MATIN, 8 NOVEMBRE.

HAVANE.

Le steamer *Crescent City* est arrivé dans notre port samedi matin, venant de la Havane qu'il a quitte le 2 courant.

On se rappelle qu'une dépêche transmise de New-York ces jours derniers, annoncait que le *Crescent City* etait parti de cette dernière ville pour la Havane sans son payeur, M. Smith. Cette nouvelle etait inexacte. M. Smith etait dans le bord. Aussi a peine le steamer se montra-t-il dans le voisinage du Morro qu'il fut accosté par le pilote qui demanda a se le commandant Porter ou M. Smith était à bord. Lorsqu'il apprit que ce dernier n'etait pas à bord, il refusa de prendre le gouvernail et se retira. Quelques instans après seulement le *Crescent City* entrait dans le port et le capitaine du port se présenta comme n'ayant déjà fait aux deux précédens voyages du navire pour annoncer au capitaine que toute communication avec la terre était interdite jusqu'à ce que le capitaine général fût consulté.

Le capitaine du port revint une heure après et déclara que les passagers en destination de la Havane pourraient débarquer, mais qu'autre; il ordonnait que les malles pourraient également être envoyées à terre. Le capitaine Davenport montra alors au capitaine du port une lettre du consul américain annonçant que le différend avait été réglé par M. Conkling, et que le capitaine-général se trouvait maintenant que son refus de laisser débarquer le capitaine Porter et le payeur Smith. Le capitaine du port répondit que c'était là une erreur, que les passagers pourraient cette fois débarquer et les malles être mises à terre, mais que si M. Smith se trouvait encore à bord, au retour de la steamer de la Nouvelle Orléans, toute espèce de communication avec la terre serait interdite. Il dit aussi que le ministre espagnol à Washington avait écrit au capitaine-général s'qu'il avait reçu du secrétaire d'Etat l'assurance que M. Smith ne retournerait positivement pas à bord d'un steamer à la Havane. Il fut, répliqua le capitaine Davenport, qu'il n'y eut dans tout cet quelque erreur, car M. Smith est un simple citoyen américain, et peut aller là où il le veut sans empêchement de la part du gouvernement des Etats-Unis.

Le capitaine du port retourna par conséquent une seconde fois vers le capitaine-général, et le canot des officiers chargés de livrer aux passagers leur permis de débarquement s'approcha du steamer, mais le capitaine Davenport leur ordonna qu'il ne permettrait à personne de monter à bord avant de connaître la décision définitive du gouvernement, il ajouta en outre que si aucun des Etats Unis pour lui faire savoir la position où il se trouvait.

Le capitaine du port ne tarda pas à revenir avec l'autorisation du capitaine général de laisser débarquer tous les passagers et tous les officiers, à l'exception de M. Smith. Mais, répondit le capitaine du port, le capitaine général me charge de vous faire savoir que si M. Smith remet le pied à la Nouvelle Orléans à bord du *Crescent City*, le steamer n'aura avec la terre aucune communication. Le capitaine Davenport écrivit de nouveau au consul des Etats-Unis pour lui apprendre ce qui venait les choses et pour lui dire que les passagers désiraient débarquer sur-le-champ, si possible, et que les malles fussent mises à terre. Le consul répondit que le capitaine général ne changerait pas, selon leur bon plaisir, mais que, comme le capitaine Porter, s'il était encore commandant le steamer, n'aurait pas pu débarquer, ainsi, le capitaine Davenport, approuvant complètement la conduite de ce dernier, ne croyait pas devoir profiter de la permission qui lui était accordée d'aller à terre.

M. Smith, key, consul des Etats Unis, vint à bord et eut avec le capitaine un long entretien sur le différend existant entre le capitaine-général et les Etats Unis, et sur la ligne de conduite qu'il convenait fait de suivre au retour du steamer de la Nouvelle Orléans.

Nous avons dit plus haut que les passagers en destination de la Havane avaient d'abord reçu ordre de débarquer. L'autorisation fut plus tard accordée à tous les passagers sans distinction, à la sollicitation de notre consul, qui avait immédiatement rendu aux deux capitaine général. Quelques passagers sont cependant restés à bord, permission des autorités et passèrent la nuit à terre.

Au moment où le *Crescent City* se disposait à quitter le port de la Havane, M. Morales, de la maison Drake & Co., à laquelle est consignée le steamer, vint à bord et dit qu'il était autorisé à descendre que dans le cas où M. Smith serait un capitaine-général pour aller l'accusation portée contre lui, toute difficulté serait aplanie et il pourrait descendre à terre. Le capitaine Davenport répondit qu'il lui était impossible de permettre à M. Smith ou à tout autre officier sous ses ordres d'entrer sur ce sujet aux autorités de Cuba, parce que le capitaine Porter, officier d'une république ainsi tache, avait précédemment, sous la propre signature, déclaré à son gouvernement sa conviction portée contre le payeur du *Crescent City*.

Le capitaine du port s'est montré plein de courtoisie dans ses différentes entrevues avec le commandant du *Crescent City*.

EUROPE.

Nos journaux européens apportés par le *Northern* nous ont été transmis hier par la malle. Les dernières dates de Paris sont du 14 et de Londres du 16. On trouvera plus loin notre correspondance.

Il n'est question en France que de l'Empire. Les nouvelles arrivage nous apportent les détails de l'entrée triomphale de Louis-Napoléon à Paris, et le résultat des premières délibérations du Sénat. Nous serions étouffés que l'assaut se termine sans que Portalis ne proclamât. Le prince président voulait sans doute prouver de cet homme, notre Pigeonneau, que sa présence a excité dans les provinces du Midi pour faire subir au gouvernement une démarche transformation et fonder une dynastie sur les ruines de la république. On verra par les extraits que nous publions plus loin que tout a amené la substitution prochaine d'un nouveau trône à celui qui existe depuis le 2 décembre 1851.

A lire la plupart des journaux, on dirait vraiment que la France entière désire le rétablissement du trône impérial et des traditions monarchiques. Depuis le 24 février 1848 jusqu'à la victoire du 2 décembre, dit le *Constitutionnel*, la France, livrée aux factions, ne demandait à toute heure, le jour et la nuit : Comment tout cela finira-t-il ? Par le retour de la branche aînée ? par le retour de la branche cadette ? par le socialisme ? par l'Empire ? Aux yeux de tous, la République n'était qu'une étape dans ce grand mouvement révolutionnaire qui, depuis 1789, continue le Dr Véron. Tous nos malheurs naissent par une marche triomphale, par des ovations, par des chants et des fleurs, par des arcs de triomphe improvisés en bois, en pierre, en verdure, en charbon ; par des processions de jeunes filles vêtues de blanc, et portant dans leurs corbeilles des fleurs ou des fruits ; par des cantates, par des bosquets et souvent par des larmes d'attendrissement et de joie. Tout cela tout par le 3 0/0 a été fr. 50c., par du 4 1/2 à 106 fr. 50c., et par des actions de chemins de fer avec ar tout de prime, par les ateliers ouverts, par les machines à toute vapeur, et par les pierres et toutes changeant de place pour reconstruire ce qui vous partirent. Ce mouvement, c'est l'avènement de tous au progrès, qui pouvait offrir au Thabaret et aux Paul Véronne de notre époque, des sujets de tableaux plus grands, plus nationaux que et plus variés que le Mariage des et à vous la mer. C'est le prince Louis Napoléon qui a fait ce développement.

L'enthousiasme de Dr. Véron, on le voit, n'a pas de bornes. Aussi continue-t-il, en parlant de Louis Napoléon :

Ce n'est donc pas sans cause, c'est donc son grand se qu'il a plu au prince Louis Napoléon à trouvé tous les cœurs ouverts, et qu'il ait rencontré dans les trois ou mille voyages qu'il a faits, de vrais les cris de sympathie et les plus enthousiastes. Ces cris étaient bien comme des échos de nos vœux les plus ardens, de nos espérances les plus intimes, et les témoignages les plus sincères de nos besoins de la terre.

Les voyages du prince Louis Napoléon à travers les populations, nous sont un spectacle le plus grand, plus animé, plus d'accord avec la nature humaine. J'aime mieux voir le prince Président, respecté, honoré, au milieu de ces acclamations populaires qui le promènent la honte, ou même sur une estrade improvisée, ne pas entendre une parole patriotique, ne pas recevoir un bouquet sans être ému, que de voir le prince, entouré de toute sa cour, ayant pour flatteurs la gloire et le génie, et descendant avec un sourire d'acheteur du palais de Versailles. Les grands étaient alors comme des dieux dont on implorait la faveur ou la grâce ; ils n'étaient pas des hommes. Le public n'était pas un souverain dont on voulait connaître les besoins et les